

Premier Prix : James Ellroy, Mickey 3D, et une baise... le même soir !

Renaud Marhic

Je me suis réveillé fatigué et en rut. Comme d'habitude. Me suis fait couler un bain. Pour la fatigue. Pour le reste, me suis branlé. On n'imagine pas comme il est difficile pour un homme de se masturber dans une baignoire. À peine éjaculés, les spermatozoïdes se solidifient en agrégats de taille variable dérivant mollement entre deux eaux. Immanquablement, ces petites saloperies viennent se nicher dans votre système pileux. Et là, vous êtes bon pour le gant de crin. Ou le rasoir. Le bain chaud du matin a pourtant bien des vertus. La chose en intéressera plus d'un, on le dit excellent pour les hémorroïdes. (Malheureusement, Bukowski en a fait tellement sur les siennes qu'il n'est plus possible de se permettre la moindre digression là-dessus sans passer pour plagiaire, désolé.)

Bon. J'ai fait le point sur la journée qui m'attendait.

La presse était formelle : « Le polar a trouvé son maître. Il s'appelle James Ellroy et nous convie ce jour à la signature de son dernier chef-d'œuvre. »

La radio le martelait : « Mickey 3D est un excellent groupe de scène. À ne rater sous aucun prétexte ! »

Lou me l'assurait : « Tu t'inquiètes pour rien... Tika est vraiment heureuse à l'idée de te revoir. Tout est oublié... »

Quoi qu'il en soit, j'ai jugé ces auspices trop favorables pour être honnêtes. Je ne voyais pas en vertu de quoi la même journée m'apporterait bonheur littéraire, félicité rock'n'roll et joie des sens. Si pareils trucs existaient, on le saurait. Curieux néanmoins des choses de la vie, ai décidé de tirer tout ça au clair.

Un peu fiévreux, j'ai trainé en ville jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le ciel menaçait. Me suis réfugié au Monoprix. Ce qui m'a semblé un coup de tonnerre s'est fait entendre. Pouvait aussi bien s'agir d'un Scud. Peut-être les Russes reprenaient-ils du poil de la bête... Trop conscient d'habiter une ville de garnison, suis descendu au sous-sol. J'ai slalomé un moment entre vins fins et spiritueux, et puis, constatant l'absence de nouvelle déflagration, me suis dit que l'alerte avait dû prendre fin. Les lieux étaient particuliers en cela que vous pouviez passer des

heures à chercher la « sortie sans achat » — une vieille légende prétend que certains la cherchent encore, mais ceux-là ont quitté le monde des vivants depuis longtemps. J'ai bien pensé me faufiler entre les cochons de payants, mais la tête des « hôtesses de caisse » m'en a dissuadé — merde, ces filles-là étaient définitivement passées de l'autre côté du miroir. On dit que toute légende possède un fond de vérité. Je n'en crois rien. Cela me semble même un dangereux ragot. Mais je ne voulais pas louper Ellroy. Ni Mickey 3D. Encore moins Tika. J'ai fait demi-tour, me suis saisi d'une pinte de Budweiser — *welcome James !* — et j'ai sagement pris ma place dans la file d'attente.

Quand je suis sorti de là, le ciel m'a cligné de l'œil. En bleu. Des forces contraires tentaient de m'amadouer. Dupe de rien, ouvert à tout, j'ai remonté l'axe principal et rejoint mon bureau. Quelques dossiers chauds m'y attendaient : une bombe sur un McDo par pure bêtise, un gestapiste relooké historien ni vu ni connu j'l'embrouille, un enfant mort de faim pour des principes... Le monde s'effritait selon des règles depuis longtemps découvertes. Et le journalisme, désormais, m'emmerdait. Alors je menais double vie. Tirant la gueule à l'investigation le jour, bandant à mort pour la littérature la nuit. En tant que gratte-papier, je désirais qu'on me foute la paix. En tant qu'écrivain, je voulais : que Tika soit ma muse — soit ne m'amuse pas, mais qu'elle soit là, près de moi — ; que les Mickey 3D me rendent jaloux par la beauté de leurs textes — j'ai toujours envié les musiciens — ; que James Ellroy jure — « la vie de ma mère ! » — qu'il reviendrait un jour au style incisif et glacial de White Jazz.

Tout ça n'était pas gagné.
J'ai avalé mes 50 cl de bière.

Suis arrivé à la Librairie Centrale avec deux minutes de retard. Il n'était que temps. Malheur aux grandes pointures ! On s'écrasait les arpions sans vergogne. Aux premiers rangs, les aficionados riaient bêtement à chaque répartie du maître. La plupart du temps, il n'y avait rien de drôle, mais c'était façon pour eux d'étaler alement leur maîtrise de la langue de Shakespeare. (Puisse cette phrase être suffisamment pompeuse pour stigmatiser leur bêtise.) Du coup, la

traductrice oubliait de traduire. Quand elle traduisait, c'était pire. James s'est mis à parler services secrets. On était quelques-uns à bicher déjà mais cette conne a traduit « intelligence agency » par « agence intelligente » et l'ambiance est retombée lourdement. La Bud m'avait relaxé. Je voulais y croire. « Vas-y James, fais-nous fondre. Crache-nous ton vitriol à la gueule. Dis-nous L.A. et ses flics, L.A. et ses putes, L.A. et ses morts-vivants. Fâche-nous avec les anges. Mythifie si tu veux. Te gêne pas, mais blues-nous, mec ! »

Interrogé sur son quotidien, le maître a fait le chien dans le micro. Longuement : *rooooooarrrr, roooooaaaarrrr, roooooaaaarrrr...* Un vibrant hommage à la bestiole qui l'attendait à la maison. *Home sweet home*. Et puis il a parlé d'un de ses derniers bouquins. J'ai mis un peu de temps à comprendre que chacune de ses réponses se terminait invariablement par le titre d'un de ses ouvrages, suivi de la formule « *published by...* » (ajoutez ici le nom de l'éditeur). L'attaché de presse était au bord de l'orgasme.

Me suis pris à bâiller.

Heureusement, il y avait eu *American Tabloid*, premier volet de la trilogie « *Underworld America* » – la signature portait sur la deuxième livraison : *American death trip*. James y balançait sans scrupule les p'tits secrets de l'Oncle Sam. Y trainait dans la boue le clan des Kennedy. Ce truc a le chic pour mettre les gens en transe. Un frisson a parcouru le public. Adrénaline à la hausse. Quelqu'un s'est décidé :

– Ne craignez-vous pas des représailles juridiques ?

Le maître s'est retranché sur des positions prévues à l'avance :

– Les Kennedy sont bien trop occupés à boire et à se droguer pour me faire un procès en diffamation...

OK, Ellroy n'aime pas les Kennedy, les alcoolos et les camés...

Quelques minutes plus tard, il envoyait une bordée d'injures à Clinton – très emmerdée, la traductrice a ramassé le chapelet en un sobre « gangster sexuel ».

Well, Ellroy n'aime pas les Kennedy, les alcoolos, les camés, et ce queutard de Clinton...

On se serait cru à un meeting des Républicains une veille d'élection. Un type a dû se faire la même réflexion :

– Comment vous positionnez-vous sur l'échiquier politique américain ?

Le maître s'est remis à grogner. Cette fois, ce n'était pas pour faire le chien :

– C'est très exactement le genre de question que je hais. Extrême droite... extrême gauche... aux États-Unis, tout ça ne veut rien dire !

Right, Ellroy n'aime pas les Kennedy, les alcoolos, les camés, ce queutard de Clinton, et qu'on lui parle de ses opinions politiques...

J'ai laissé vagabonder mon esprit. Me suis souvenu d'une chronique de Manchette jadis parue dans *Libé*. On était en 87. *Lune sanglante*, la dernière production du maître adapté en français, avait connu quelques vicissitudes. Le traducteur pressenti s'était désisté, qualifiant l'ouvrage de « fasciste ». Manchette, paix et bonheur sur ses cendres, trouvait la chose nettement exagérée :

« Fut-il fâché que la Loi et l'Ordre triomphent à la fin d'un fou plutôt poète et homosexuel ? »

Soit. En même temps – et ça Manchette ne pouvait le prévoir –, Ellroy ne s'est pas gêné par la

suite pour s'épancher sur les homos et autres « amuseurs publics pédés » entourant Kennedy.

Let's go together : Ellroy n'aime pas les Kennedy, les alcoolos, les camés, ce queutard de Clinton, qu'on lui parle de ses opinions politiques, et les pédés...

La foule à présent faisait la queue pour l'honneur d'une dédicace et d'une poignée de main. Le maître envoyait sa bénédiction à chaque acheteur : « *God bless you !* »

En 60 minutes chrono, tout était loché. Me suis tiré, laissant qui voulait réfléchir là-dessus.

J'ai donné à ce début de soirée la note de 2/20. Tout semblait normal. Je n'étais pas entré dans la quatrième dimension. Cette heure sans joie m'incitait même à l'optimisme. Les choses avaient si mal commencé que je pouvais raisonnablement espérer des moments plus coulants. C'est affaire de dosage. Sauf série noire, les journées monocolorées sont rares. La preuve : on rit aux enterrements et on pleure aux mariages. Plein d'espoir, ai résolu de dîner au fond d'un verre.

J'ai quitté le troquet convenablement lesté. Ni trop ni trop peu. Les idées claires donc, j'ai rejoint Les Fortifications – Club-concert. Maintenant, le vent était à l'ouest. Perturbation océanique. Pluie sans discontinuer. Les derniers mètres, les ai parcourus en un éclair, mon bonnet de marin vissé sur le crâne. Ça se pressait pas au portillon. Les types de la billetterie tiraient même franchement la gueule. Mélodie en sous-sol. Ai dévalé les escaliers. Le coup d'œil circulaire qui sied aux nouveaux arrivants m'a permis de dénombrer douze pelés. Merde...

Dans un coin, une fille aux cheveux rouges. Sagement assise. Façon « j'garde le sac de ma copine » : Tika. Palpitant limite *strike*. La chamade ? Non pas. (Chamade, n. fém. : sonnerie de trompette et batterie de tambour, exécutée par des assiégés pour annoncer aux assiégeants qu'ils désiraient se rendre.) Et puis quoi encore ? Direct au bar. On a sa fierté. (Le demi à 18 balles. Ben voyons !)

C'était le moment d'assumer ses contradictions. Parce qu'on peut aimer Rohmer et détester le marivaudeur, j'ai estimé la distance me séparant de Tika. Et puis j'en ai parcouru la moitié et me suis assis. Elle a fait immédiatement l'autre moitié du chemin. Je n'imaginais pas façon plus simple de se retrouver pour qui s'était compliqué les choses tant et plus quand il s'agissait de se perdre. On s'est embrassé. Bisou pop. Rien de profond. Elle avait glissé ses 40 kilos dans un pull-over bleu, moulant comme une chaussette, ses miches de rats rehaussées par la bande blanche qui va bien. Les guibolles filaient à leur terme dans un fuseau orange à rayures verticales. Perfecto par là-dessus. À la voir mâchouiller nerveusement son chewing-gum comme la gamine qu'elle n'était plus, j'ai supposé une envie partagée. (Trente et un jours exactement depuis la dernière fois...) Mais nous étions là pour la musique. Le reste devrait attendre...

Mickey 3D est un groupe des plus sympathiques dont le côté « *easy listening* » ne doit pas faire illusion. Révélés en première partie de Louise Attaque, ces gens-là ont tout de même écrit des trucs comme *Jean Moulin* (« Jean Moulin avait des couilles bien plus grosses que sa trouille... »), ou *Merci la vie* (« Y a des milliers de tonnes de cons qui n'iront pas se suicider... »). Ceci dit, le message a peut-être un peu de mal à passer. À peine cinquante gaziers dans la

salle quand le premier riff a secoué les murs des Fortifications. Un endroit réputé pour sa configuration chaleureuse. Aucune fosse, aucune barrière pour séparer le public des musiciens. Plus d'un artiste garde un chaleureux souvenir des échanges noués ici. À son portant. Enfin, ça, c'était avant ces temps de molle bandaison. Frotti-frotta passé de mode. Sous l'effet de je ne sais quelle contrainte virtuelle, l'auditoire gardait ses distances. Un cordon sanitaire d'au moins trois mètres en deçà de la scène. Craignait-on les postillons du chanteur ? Si d'aventure ceux-là se révélaient tout chargés de virus. Le saltimbanque est volage... J'avais constaté le même phénomène quinze jours plus tôt. Au tour d'Eiffel. Romain Humeau, seulement coupable d'avoir mis en musique la poésie de Houellebecq, avait alors fait les frais de la retenue empesée d'un parterre d'élèves-ingénieurs. (Le Gala Sup Télécom, pourtant couru des lieux à la ronde – un vigile au m² il est vrai...) Moi qui avais connu le bon temps du pogo, ce truc me trouait littéralement le cul. J'ai investi l'espace. Seul ! Personne pour m'envoyer son coude pleines côtes... Mickey 3D a donc joué pour ma pomme un rock'n'roll sucré-salé enthousiasmant. Parfait ! Merci infiniment les gars. Leur ai mis la note de 18/20.

Les choses se corsaient. Non pas que les beaux amants se retrouvent fort dépourvus après que les violons se soient tus – « s'agit d'parler, maintenant... ! » Non, c'était en fonction de la moyenne provisoire de la journée : 10/20... Pour départager l'atonie du mouvement, tout restait à faire. On s'est retrouvé sur le trottoir. Comme dans toutes ces histoires. Un peu gênés. Des p'tites souris cherchant l'issue du labyrinthe. Des p'tites souris très intelligentes mais qui s'étaient quand même laissées prendre à un sacré piège à cons. Un dernier verre ? Par ici la sortie ! Classique.

J'avais froid. C'était le titre principal du Journal des Jours sans Elle dont, bien malgré moi, j'avais été bombardé rédacteur en chef – 31^e parution, un bel avenir selon les plus pessimistes. Je rêvais de scoop : La glace enfin brisée ! Aurais tout donné pour annoncer l'arrêt de la publication. En attendant, me suis vu contraint à un nouvel éditorial. Il y avait de l'amour dans les yeux qu'elle posait sur moi. Et de l'orgueil dans sa voix. Parce qu'elle s'était imaginée je ne sais trop quoi. Ce qu'elles s'imaginent toujours quand elles vous descendent brutalement du piédestal où vous n'aviez pas demandé à grimper. Nous aimeront-elles un jour pour ce que nous sommes et non pour l'image qu'elles ont de nous ? (Ça c'est de l'édition, coco.)

– Et patati... ?

– Et patata... !

Un godet plus tard, je n'avais pas l'impression d'avoir marqué un point. On était devant sa voiture.

– Bon, elle a fait sur le ton de qui s'éclipse dans la minute.

(Pas question de passer pour la fille prête à remettre le couvert à peine a-t-on recouvré le sourire.) La pluie, toujours.

– Me laisse pas planté là, j'suis pas motorisé, lui ai-je lâché à l'oreille.

Comme elle s'étonnait de ma toute nouvelle condition de piéton, j'ai prétendu être venu en bâton-sauteur, avoir oublié de boucler l'antivol, ne plus retrouver l'ustensile...

Elle a rigolé et je me suis dit que je venais de franchir un ciel de plus en direction du 7^e. Après, j'ai embarqué dans sa caisse, priant pour qu'il n'arrive rien à la mienne, mal garée à cent mètres de là...

– On va où ?

– Aucune idée... Chez toi ?

« Il se passe toujours quelque chose chez l'homme quand une femme se déshabille... » Le type qui m'avait dit ça était couvert de tatouages et carburait au gros rouge. L'effeuilleuse, elle, n'avait plus de dents, les cheveux sales et des cannes couvertes d'écchymoses. J'avais accueilli le propos avec l'oreille du sociologue et puis je les avais laissés à leurs p'tites affaires. Du squat qui m'accueillait alors, n'étais pas prêt à accepter tous les spectacles. N'empêche que ça m'a poursuivi longtemps. Je savais depuis belle lurette que les cons souffrent aussi. Pour autant, n'avais pas réfléchi au fait que les dingues et les paumés bandent, mouillent, comme vous et moi. (Pardon de vous associer à ma démonstration sans votre consentement.) Avec d'autres critères, d'autres références, mais qu'est-ce que ça change ? C'est toujours affaire de choc émotionnel, ou esthétique, et de tissus spongieux par là subitement gonflés d'hémoglobine.

Tika s'est déshabillée et je savais ce qui allait se passer. On voit des centaines de paires de nichons, des chattes au kilomètre et puis un jour quelque chose qui ressemble à ça mais n'a, évidemment, rien à voir. Et là on découvre ce qu'est une femme. Évidemment, parce que, là, c'est habité.

Elle était à genoux sur le pieu. Où je frissonnais déjà. Sur son t-shirt rouge vif, on lisait « devilishly delicious ». Ses bras se sont croisés en un geste rituel. Mains au col. Levée de rideau. L'écrit s'est effacé au profit de la plastique. Je n'étais plus moi. Les brumes du Wurtemberg se sont répandues dans la chambre. Faust... Johann Faust... enchanté ! Elle a glissé dans ma direction et, à l'instar de nos êtres, le pacte s'est noué.

– Tu sais, a-t-elle brièvement interrompu la transaction, je crois que je vais pas pouvoir. Après ce qui s'est passé, c'est encore trop tôt...

Diaboliques scrupules. En d'autres temps, une telle chose m'aurait séché sur place. Littéralement. Mais je venais justement d'apprendre quelques p'tits trucs sur les femmes. (Merci Hank, Merci Lou.)

– Qu'est-ce que tu vas chercher...

Refrain connu. Sans désembrasser, mes mains ont joué sur son corps en un tempo caressant et patient. Quand enfin elles ont touché au but, une déferlante en écho a donné le signal. L'ai enfilée. Rien que du bonheur. Larmes aux yeux. Nul sentiment de possession. Communion à l'état brut. Comme si c'était la dernière fois. Comme à chaque fois. Il y avait eu des mots si durs. Elle jouissait si fort. Cette nuit-là j'ai cru vraiment ! – ce que je trimballais entre les jambes investi d'un réel pouvoir. On s'est endormi les idées mieux en place. En état de sommeil paradoxal, j'ai voulu mettre une note à tout ça mais ne suis arrivé qu'à des chiffres improbables et à virgule. Ce qui me restait de conscience m'indiquait tout de même que cette journée avait tenu une putain de moyenne. Pas grave. Je connaissais le programme du lendemain. La Librairie Centrale organisait une signature avec Christian Jacq, de loin le pire écrivain de sa génération. Pour seul concert, on annonçait l'assourdissante Musique des Équipages de la Flotte. À cette représentation-là, aucune chance de rencontrer Tika. Tout rentrerait dans l'ordre. Le lendemain, me réveillerai fatigué et en rut...

TROIS QUESTIONS À :

Renaud Marhic

HC —

Qui êtes-vous, Renaud Marhic ?

RM —

Un journaliste d'investigation travaillant en *free-lance*. De *Charlie Hebdo*, dans le temps, au *Vrai papier journal*, aujourd'hui, en passant par « Amnistia.net », intemporel puisqu'en ligne...

HC —

Pourquoi écrivez-vous ?

RM —

Parce que je ne sais pas chanter. Or, j'ai toujours rêvé d'être une *rock star*. Constatant cette inadéquation entre le désir et le possible, j'ai résolu de devenir un écrivain un peu *rock'n'roll*. Les perdants, les décalés, sont pour moi un sujet d'inspiration constant.

HC —

Pourquoi avoir écrit *James Ellroy, Mickey 3D, et une baise... le même soir !* ?

RM —

C'était le 22 mars 2001. Tout s'est passé ainsi. Avouez que ce n'est pas banal ! J'ai donc décidé de témoigner. Si le plus souvent c'est l'ennui qui taraude, on a parfois l'impression de vivre un peu...

CE QU'ONT PENSÉ LES JURÉS DE *JAMES ELLROY, MICKEY 3D, ET UNE BAISE... LE MÊME SOIR !* :

(opinions en résumé)

David Coulon > On peut regretter le côté « branché », mais l'auteur sait y faire, notamment avec humour, pour nous captiver !

Thomas Courtois > Malgré son côté « petit malin », cette nouvelle est visiblement moderne, cinglante, et finalement... bonne !

Jérôme Guédin > Un bon rythme, un style très clair, une simplicité folle : tous les ingrédients pour faire une bonne nouvelle sont là...

Nathalie Honnep > C'est simple, ça coule, l'histoire est bien racontée, le lecteur reste captivé jusqu'à la fin, que demander de plus ?

Nathalie Lopez > Le style est un peu prétentieux, l'histoire est un peu lourde, et puis bonjour les phrases à la marabout, bout de ficelle !

Matthieu Santonja > Une maîtrise sans failles du sujet et de la matière, un humour qui fait mouche à chaque tir, voilà de quoi faire jouir les neurones... plusieurs fois (pour les adeptes de l'orgasme multiple, évidemment !).

POUR EN LIRE UN PEU PLUS :

(bibliographie sélective, choix dû à l'auteur)

Hermes et idées noires
Le Berry ou la mort !

roman
nouvelle

Éditions Terre de Brume
Harfang n°6